

Montréal et ses faubourgs 1820-1850

Amédée Papineau, *Souvenirs de jeunesse* (texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin), Sillery, Septentrion, 1998, 138 p., 15 \$.

Adrien Thério

Numéro 110, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (2003). Compte rendu de [Montréal et ses faubourgs 1820-1850 / Amédée Papineau, *Souvenirs de jeunesse* (texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin), Sillery, Septentrion, 1998, 138 p., 15 \$.] *Lettres québécoises*, (110), 45-46.

Montréal et ses faubourgs 1820-1850

Il aurait évidemment fallu parler de ce livre au moment de sa sortie, mais mieux vaut tard que jamais.

ESSAI | ADRIEN THÉRIO

MALGRÉ TOUT, CE LIVRE est encore d'actualité littéraire, tout comme *Les anciens Canadiens* de De Gaspé. Ce dernier avait pour but de nous renseigner sur la vie et les mœurs des anciens Canadiens de la région de Québec. Les *Souvenirs de jeunesse* d'Amédée Papineau, même s'ils ont été écrits quelque vingt ans plus tard, nous disent, d'une façon plus concise, comment vivait la bourgeoisie de la région de Montréal, ce grand village qui faisait à peu près la moitié du Vieux-Montréal d'aujourd'hui, dans les années 1820 et les suivantes. Cette bourgeoisie formée de médecins, d'avocats, de notaires et surtout des seigneurs, comme chez De Gaspé, pratiquait la bonne entente avec la bourgeoisie anglaise de l'époque. On pourrait nommer ici de nombreuses familles de langue anglaise comme les Richardson, les Nelson, les Johnson, les Mackenzie et bien d'autres qui ont travaillé main dans la main avec les Papineau, les Cherrier, les Viger, les Boucherville, les Turgeon, pour combattre l'oligarchie anglaise du temps.

Revenons à l'auteur de ces *Souvenirs*.

Amédée Papineau, fils aîné de Louis-Joseph, est né en 1819 à la résidence des Papineau, rue Bonsecours. Il commence ses études primaires dans une école anglaise, tenue par deux demoiselles Waller, rue Saint-Paul. Plus tard, pendant que le père passe son temps surtout à Québec comme député ou orateur de la Chambre, Amédée sera pensionnaire au Collège de Montréal, tenu par les Sulpiciens. La vie y est plutôt austère, et les prières accaparent plusieurs heures de la journée. Il termine son cours classique au Collège de Saint-Hyacinthe comme externe, puisqu'il a la chance de retrouver, dans cette ville, la famille du seigneur de l'endroit, Jean Dessaulles, marié à la sœur de son père, qui l'accueille comme un fils. Après son cours classique, il commence des études de droit, mais les troubles de 1837-1838 l'obligent à trouver refuge au sud de la frontière. Il y reprendra ses études de droit et ne reviendra au pays qu'en 1843, muni de son diplôme. L'année suivante, il devient protonotaire à la Cour du banc de la Reine à Montréal, où il travaillera



GEORGES AUBIN

pendant une trentaine d'années. Il profitera de sa longue retraite pour voyager en Europe, à plusieurs reprises avec femme, bonne et enfants. Amédée Papineau sera marié deux fois. D'abord avec Mary Westcott, une Américaine qu'il avait connue pendant son exil à Saratoga, aux États-Unis. Elle lui donnera quatre enfants dont deux survivront. À 78 ans, il épouse une de ses servantes, Iona Curren, âgée de 25 ans. Deux nouveaux enfants naîtront de cette union. Il décède en 1903, à 82 ans.

C'est pendant sa retraite, au cours des années 1881-1888, qu'il aura l'idée de rédiger ses mémoires, en se servant d'un journal qu'il a tenu pendant de nombreuses années. Ce journal a été publié en 1998 par les soins de M. Georges Aubin, celui-là même qui nous présente aujourd'hui ces *Souvenirs de jeunesse*. Il s'agit, nous dit le préfacier, d'une introduction aux « Mémoires » qui devraient voir le jour bientôt. Comme discours préliminaire, c'est très réussi. Amédée Papineau est moins disert qu'Aubert de Gaspé, mais il est tout aussi éloquent quand il s'agit de raconter les dits et faits de cette sorte

de clan composé des meilleures familles du Montréal d'alors. On retrouvait, à côté des belles demeures de cette bourgeoisie, des jardins, des parcs, une rivière, des ruisseaux où l'on pêchait la truite, et des aires entre les habitations qui permettaient à cette ville de respirer mieux qu'aujourd'hui.

De la maison de la rue Bonsecours, on pouvait contempler le port aux mille activités. « Il y avait foule de vaisseaux de toutes sortes, les canots de bois blanc et d'écorce de bouleau, [...] les barges, les cageux de plançon et de bois de corde, des bateaux d'outre-mer à voiles, jaugeant jusqu'à 500 ou 600 tonneaux au maximum. » Il arrivait même qu'en descendant au port de bonne heure quelqu'un pouvait trouver un maskinongé de cent livres, « un sauvage avec un chevreuil ou une couple de castors ». Il fallait alors convoquer le voisinage pour festoyer. Et en novembre, la goélette qui revenait chargée d'huîtres mettait « les gourmets en émoi ». On versait les

cargaisons dans des barils qui étaient transférés « aux caves voûtées, à l'abri des bombes et des gelées, à température uniforme toute l'année, où se bonifiaient les vins de Bordeaux, de Tenerife et se conservaient les légumes tout l'hiver ». On peut imaginer alors les bonnes soirées où l'on faisait ripaille.

La conversation s'animait; les contes, les souvenirs, les anecdotes, les badinages, les bons mots abondaient, se croisaient. Les rires et la gaieté gauloise s'épanouissaient et finissaient par de joyeuses chansons, les unes tirées des chansonniers de la vieille France, d'autres de nos poètes de la nouvelle, et ces dernières souvent improvisées pour l'occasion.

On s'amusait donc franchement. Les jours fériés étaient une occasion de rencontres paisibles. À la maison, dans les moments de repos, les aînés jouaient aux cartes (le whist était très populaire) tandis que les jeunes gens s'adonnaient aux jeux de paume, de crosse, de quilles, de pelote ainsi qu'au jeu de barres. La vie de famille avait, chez les Papineau, une très grande importance. C'était une famille élargie, en fait un clan de parents qui ne cessaient de se rendre visite, au long de l'année. Quand ils devaient s'éloigner, ils s'écrivaient. Il fallait qu'ils aient des nouvelles du frère, de la sœur, des cousins, etc. L'exil du père à Québec, pendant de nombreuses années, n'a jamais refroidi l'attachement qui les reliait tous.

Mais il y avait aussi le côté sombre des jours. Un peu à l'est du centre-ville, en face du port, se trouvait la prison et devant cette prison le pilori « où l'on attachait les coupables condamnés à être fouettés ». Ils y restaient une heure ou deux pendant que les passants les insultaient et leur jetaient des œufs gâtés ou toutes sortes de déchets. Il semble que les pendaisons, du balcon du deuxième étage de la prison, étaient choses assez courantes. Les patriotes qui y furent pendus en 1839 avaient donc eu des prédécesseurs.

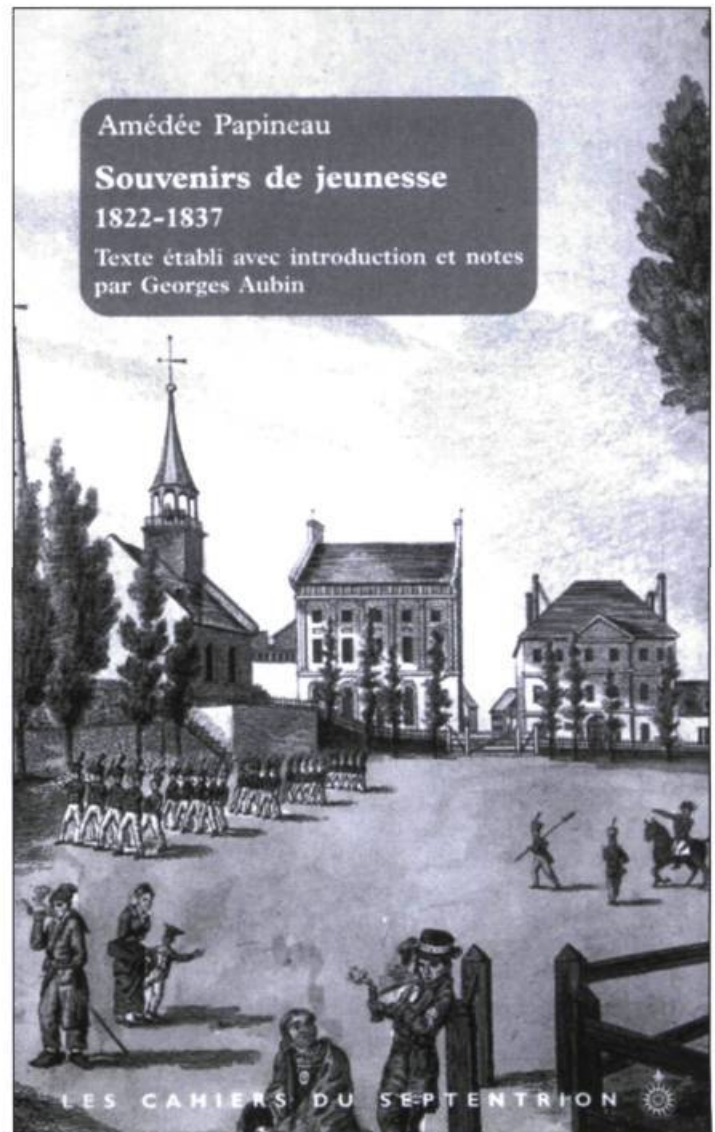
En 1832, le choléra, apporté par les immigrants, envahit l'Amérique et Montréal en fut frappé de plein fouet. Un cinquième de la population quitta la ville. D'après le narrateur, un cinquième de ceux qui étaient restés décédèrent. Et la même peste faucha encore bon nombre de citoyens en 1834. L'auteur ne dit rien des épidémies qui frappèrent les deux Canadas dans les années 1840.

Est-ce que Montréal était vraiment une ville? Oui, si on nous dit que l'agglomération a une population de 25 000 habitants. Mais quand on écoute le narrateur, on peut se poser quelques questions :

Il n'y avait à cette époque que deux rues à peu près de pavées : Saint-Paul et Notre-Dame. Et quels pavés. Des cailloux ronds de toutes grosseurs pour la chaussée. Pour les trottoirs, des dalles de pierre brute, telles que levées, tout onduleuses, des carrières. [...] Les égouts étaient tous à la surface des cours et des rues, tels qu'on en voit encore dans des villes aussi grandes que Philadelphie et Baltimore.

Au delà de la rue Sherbrooke, au nord, il n'y avait que des champs et ce qu'on appelait les faubourgs, que l'on retrouvait aussi à l'ouest comme à l'est de la ville elle-même. Il s'agissait de pâtés de maisons qui s'échelonnaient le long d'une rue principale : le faubourg Saint-Laurent, le faubourg Saint-Joseph, le faubourg Québec, etc. On se rendait de la ville au faubourg en voiture tirée par des chevaux ou encore à cheval. Les longs trajets se faisaient par bateaux qui montaient ou descendaient le Saint-Laurent. Encore là, il fallait y mettre le temps et la patience.

Pour se rendre à la Seigneurie de la Petite-Nation, tout près de Bytown, il fallait utiliser le bateau, faire du portage pour contourner les rapides de Lachine, retrouver le bateau. Arrêt à Sainte-Anne, à Rigaud, et c'était, comme le dit le narrateur, le pays sauvage. Mais il y avait encore le Long-Sault qui vous bravait. Il fallait mettre au moins trois jours pour arriver à destination.



La traversée à Longueuil n'était pas facile non plus. Il fallait une bonne heure pour atteindre le bateau au bout de l'île à l'est et entrer avec sa voiture sur cette sorte de plate-forme, entourée d'une balustrade où s'entassaient les charrettes qui revenaient du marché de la ville. Au centre, sur une rotonde, se tenaient les piétons. À l'intérieur de la rotonde, une douzaine de chevaux maigres qu'on fouettait pour activer le moteur du traversier. La vapeur aurait coûté trop cher. Et les ponts n'existaient pas encore.

Voilà un Montréal habité et plein de vie auquel les écrivains de l'époque avaient oublié de s'attarder. Et ce voyage dans le temps est relaté dans un style d'une simplicité remarquable. Amédée Papineau connaissait l'œuvre d'Aubert de Gaspé. Il a voulu comme ce dernier faire en sorte que les us et coutumes de sa ville natale ne se perdent pas. Mais il l'a fait à sa façon, espérant peut-être qu'un jour quelqu'un découvrirait ses textes et les ferait connaître. M. Aubin est sur la bonne voie, car il publiera bientôt les mémoires du même auteur.

Souhaitons qu'il réédite alors la chronologie d'Amédée Papineau qu'il avait incluse dans *Lettres d'un voyageur d'Edimbourg à Naples en 1870-1871*, ouvrage publié aux Éditions Nota bene au début de 2002. Ou alors dans une réédition de ces *Souvenirs de jeunesse*. Il faudra bien, un jour, que les étudiants en lettres en prennent connaissance.